

## LE DIT DE TIANYI

François Cheng  
Albin Michel, Paris 1998,  
413 p. ; 31,95 \$

Je connaissais François Cheng par son livre sur le langage pictural du Vide et du Plein et par ses splendides albums sur la peinture chinoise. Il nous offre ici un récit passionnant qui vibre du souffle puissant de la Chine, par le biais de l'autobiographie d'un peintre-calligraphe, Tianyi, recueilli de la bouche même de son héros, récit qui recouvre l'avant et l'après de la révolution maoïste.

Si j'évoque les œuvres de François Cheng portant sur l'art, c'est qu'elles se rapportent directement à l'objet du récit dont il est question ici. La théorie est issue de l'ancienne cosmologie du Livre des mutations où le chaos primitif engendre deux souffles vitaux, le yin et le yang, et tout l'art de l'artiste consiste à piéger ces souffles sous l'incessante transformation des choses, à l'image de la formation évanescence des nuages.

L'histoire-témoignage de Tianyi, « emplie de fureurs et de saveurs », nous plonge dans un bain de sensibilité chinoise enracinée dans une communion intime avec la nature, héritage précieux du taoïsme qui continue de transpirer à travers le bouddhisme Ch'an et dont mille ans de peinture chinoise rendent un éloquent témoignage.

On y suit le cheminement d'un peintre qui, après avoir fait la découverte de la culture occidentale à l'occasion d'un séjour prolongé en France, retourne en son pays en quête de son meilleur ami et de la femme qu'il a aimée. Il y expérimentera, dans la période qui a succédé à la révolution culturelle, l'enfer concentrationnaire de la Sibérie chinoise, pour finalement se retrouver à moitié fou dans un hospice pour personnes déséquilibrées et laissées pour compte où

François Cheng ira recueillir son témoignage en 1982.

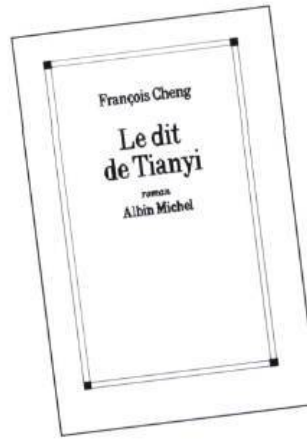
Un livre à la fois émouvant et exaltant où domine la longue patience d'une indéfectible sagesse qui a assuré la pérennité de la Chine jusqu'à nous.

Jean-Claude Dussault

## ENFANCE

André Alexis  
Trad. de l'anglais  
par Émile Martel  
Fides, Montréal, 1998,  
284 p. ; 21,95 \$

« C'est il y a six mois que ma mère est morte ; Henry, il y a un peu moins longtemps. Depuis ce temps, je suis resté à la maison et j'ai gardé les choses en ordre. J'ai beaucoup pensé à eux. » La lecture de ces quelques lignes m'avait incliné à penser que ce roman n'avait rien à m'apporter, pis, qu'il n'avait rien à proposer tout court. J'ai mis du temps à me remettre à sa lecture... pour découvrir finalement non pas une parole ou encore un cri, mais un *souffle*, un souffle de poésie. Car l'écriture d'Alexis André est légère, aérienne, paisible. J'ai longtemps cru que le rythme en était souffreteux et que surtout elle n'était pas « dans le ton », forgée de cette étincelle qui éveille et retient l'intérêt, provoque un plaisir de lecture. Je découvris finalement que *je* n'étais pas « dans le ton » pour lire cet ouvrage, que *je* n'avais pas le bon rythme non plus pour l'aborder. Pour apprécier ce roman, il faut s'arrêter à ses mots, à ses phrases ; il faut le digérer patiemment ; s'en faire presque un livre de chevet. Sinon il nous échappe. Thomas est en deuil de deux personnes chères, sa mère secrète et l'ami de celle-ci, Henry, un savant excentrique qui pourrait bien être son père. Livré à sa solitude, Thomas s'interroge sur ses origines, ses racines, qui



demeureront indéfinies et ambiguës. Secret jamais dévoilé, mort avec ses détenteurs, sa mère et Henry. Restent les doutes, les regrets, les regrets : qui était Henry ? et la mère ? et « peut-on aimer quelqu'un qu'on ne connaît pas ? » Dans *Enfance*, le narrateur reconstitue son cheminement, fige les images de ses souvenirs et tente ainsi de fixer son identité, en regard de ce parcours de jeunesse élaboré. La première partie du livre (la moitié !) m'a paru interminable. Les souvenirs, autant que leur enchaînement narratif, m'apparaissent banals et fort peu touchants. Ce personnage, ses histoires, on n'y croit pas d'abord, on ne ressent pas immédiatement leur présence. Les choses toutefois s'arrangent petit à petit à mesure que progresse l'écriture ; le texte gagne de l'intensité et suscite finalement l'intérêt du lecteur. Un souffle de poésie. Il faut faire silence et vouloir avec force se mettre à l'écoute.

Frédéric Boutin

## ROMANS

Emmanuel Bove  
Flammarion, Paris, 1999,  
1 014 p. ; 48,50 \$

## UN CARACTÈRE DE FEMME

Emmanuel Bove  
Flammarion, Paris, 165 p. ;  
27,50 \$

Il y avait déjà quelque temps que l'on ne trouvait plus sur le marché la plupart des neuf titres d'Emmanuel Bove que rééditent, en un seul volume de mille pages, les éditions Flammarion. L'éditeur a surtout retenu des œuvres des années 20 (7 titres sur 9) : un recueil de nouvelles (*Henri Duchemin et ses ombres*) ; une nouvelle dont par ailleurs je n'ai jamais très bien compris le culte que certains aficionados boviens lui vouent (*Béconles-Bruyères*) ; trois romans géniaux (*Mes amis, Armand, Cœurs et visages*) ; deux romans tout à fait défendables qui sont pour d'aucuns les plus émouvants, l'un à cause de l'extrême misère existentielle qu'il met en scène (*La coalition*), l'autre parce qu'on s'obstine à y voir un témoignage de la Résistance (*Le piège*) ; un roman de la vie conjugale dans la tradition des Jacques Chardonne et André Maurois (*Journal en hiver*) ; enfin le moins bon roman de toute l'œuvre (*Un soir chez Blutel*), si l'on exclut le très mièvre *Impossible amour*, un inédit de 1935 que les éditions Le Castor Astral ont eu la faiblesse de publier en 1994. Dans l'ensemble, si vous n'avez pas encore découvert Emmanuel Bove, cet ouvrage reste un excellent achat, auquel vous ajouterez au moins *Un homme qui savait*, publié en poche (collection « La Petite Vermillon »).

Quant à l'édition de *Romans*, elle n'est pas sans faille. Les textes qui introduisent les romans et nouvelles, signés par Jean-Luc Bitton, sont passablement faibles, anecdotiques. Jean-Luc Bitton est un très bon biographe (*Emmanuel Bove, la vie comme une ombre*, Le Castor Astral, 1994), mais malheureusement, outre qu'il lit



les romans de Bove comme s'ils étaient un reflet de la vie de l'auteur, il est incapable, à supposer du reste que tel serait son but, de mettre en valeur la qualité esthétique de l'écriture, sa profonde modernité. À cet égard, l'on pourrait aller jusqu'à dire qu'une telle édition ne fait qu'alimenter un profond malentendu entre les textes de Bove et l'histoire littéraire. Tant qu'à éditer un aussi gros volume, il aurait valu la peine, sinon d'en faire une solide édition critique (cela aurait exigé un travail considérable), du moins d'offrir un regard critique sur les textes par le biais d'annotations ou à tout le moins d'introductions plus consistantes.

Par ailleurs, les éditions Flammarion publient un roman inédit de Bove, *Un caractère de femme*, qui n'est pas le meilleur texte de Bove, il s'en faut de beaucoup. Écrit vers 1936, ce roman est néanmoins on ne peut plus bovien, à la fois par l'écriture, caractérisée par une extraordinaire acuité psychologique (presque excessive dans les romans du milieu des années 30), et la thématique, exclusivement consacrée par Bove, à partir de *La coalition* (1927), à la difficulté des relations familiales. Dans ce cas-ci, il s'agit essentiellement de la relation d'une jeune fille mûre

à son père (qui ne peut que rappeler *Un père et sa fille*, un roman de 1928) et à un jeune homme veule dont elle est amoureuse; celui-ci, ne pouvant supporter sa médiocrité, a commis un meurtre par lequel il cherche à se distinguer, faute de pouvoir occuper une position enviable dans la société. Cette idée de se distinguer des autres *par la négative*, si je puis dire, traverse l'ensemble de l'œuvre de façon obsessionnelle; en cela, Bove a déjà fait beaucoup mieux, et de façon plus subtile. On sent par ailleurs une certaine facilité dans l'écriture qui la désavantage, même s'il est vrai que nous pouvons penser que Bove, n'ayant pas publié ce roman de son vivant, ne devait probablement pas le considérer tout à fait achevé.

François Ouellet

**LES FRÈRES  
DE LA CONSOLATION**  
Patrick Besson  
Grasset, Paris, 1998,  
309 p. ; 29,95 \$

Patrick Besson a déjà derrière lui une œuvre considérable. Auteur prolifique, et de poids si l'on se réfère à son dernier ouvrage, qui entraîne le lecteur dans une aventure délirante et farfelue où se superposent et se croisent les destins de trois personnages, Milos, Srdjan et



Milena, trois Serbes qui se font une place, chacun à leur manière, en pays étrangers. Nous sommes au XIX<sup>e</sup> siècle et côtoyons l'univers des salons pédants où péorent artistes, aristocrates et, clin d'œil, de grands écrivains du temps tels Balzac, Hugo, Nerval, Dumas, entre autres. Ces derniers, Patrick Besson les met en scène de façon éminemment parodique, grossissant, amplifiant leurs traits légendaires (ceux de l'endetté, du pressé, du rêveur, de l'économiste, du paresseux, etc.), faisant d'eux des personnages burlesques et risibles. L'humour d'ailleurs est une grande caractéristique du roman. Parfois un peu trop évident (on sent bien la construction littéraire), le trait se veut le plus souvent impré-

visible et toujours surprenant, d'où son efficacité. C'est dans la même veine humoristique que l'ouvrage représente la littérature: « Un écrivain, pensa Milena, c'est un cavalier qui ne monte pas à cheval, un soldat qui ne se bat pas, un danseur qui ne danse pas, un cuisinier qui ne cuisine pas. » D'intéressantes réflexions, qui concernent cette fois la vie en général, parsèment également le texte, jamais inutiles ou digressives mais toujours intégrées à l'histoire, comme le sont de même les passages sur la littérature: « Il y a deux catégories de menteurs: ceux qui vous font confiance parce qu'ils s'imaginent qu'ils sont les seuls à mentir et ceux qui mentent parce qu'ils sont persuadés que vous leur mentez et qu'ils ne veulent pas être en reste ». L'intrigue de ce roman n'est jamais longtemps au repos, l'action se déroule à un rythme effréné: revirements de situation, renversements inattendus du cours de l'histoire et des destins des personnages. L'écriture de même est fluide, volubile et rythmée à souhait. Je considère la lecture de cette œuvre délirante, subtile et surtout cynique, comme un honnête divertissement qui, dans l'ensemble, garde l'intérêt du lecteur et le tient éveillé (l'intérêt et le lecteur!) du début à la fin.

Frédéric Boutin

## • LE LOUP DE GOUSSIÈRE •

ROMAN



Albert  
Martin



**L'HOMME ET  
L'ENFANT MAURE**

Illustrations Louise Latraverse

RÉCIT



Sylvain  
Robert



**UN ALLER SIMPLE  
VERS L'OUBLI**

Montage photos Francine Vernac

ARTS



Gabriel  
Lalonde



**LE TEMPS  
MANGEUR D'HOMMES**

Cœuvres Gabriel Lalonde

ESSAI



Jean-Noël  
Pontbriand



**L'ÉCRITURE  
COMME EXPÉRIENCE**

Entretiens avec Michel Pleau

347, rue Saint-Paul, Québec G1K 3X1 Tél. : (418) 694-2224